

– Clara ?

Elle discute avec un couple dont la femme est enceinte visiblement. Je crois que ce sont des cousins à elle. Elle se retourne, me sourit, semble quelque peu surprise.

– Étienne ! Tu as oublié quelque chose ? Tu ne pars pas finalement ?

Je fonds : j'adore son regard, les petites moues de son visage, sa naïveté, ses cils qui battent.

– Euh non, en fait, je...

Finalement j'ose. Je tire Clara par la main sur le palier. « Viens, on va parler ! » Elle fut si étonnée qu'elle resta muette sur le coup. Pourtant, c'était bien elle, quelques secondes auparavant, qui regrettait de ne pas m'avoir parlé, non ? Je n'ai pas rêvé ?

On est restés un quart d'heure à l'étage supérieur, assis sur la moquette rouge de l'escalier. Après un long silence qui a eu l'air de la gêner, je lui ai tout dit, à elle qui est pourtant bien loin d'être ma meilleure amie, elle que je voudrais aimer mais que je n'arrive même pas à séduire parce que, peut-être, au fond, je n'en ai pas tellement envie.

Clara, la seule qui me fascine. Clara que j'aime parce qu'elle a tout pour elle, comme on dit, et pourtant n'y arrive pas. Elle ne le dit pas, mais je le sais, je le vois. Elle se débat comme un beau diable, comme elle peut avec la vie. Mais elle n'y arrive pas. Clara, parce que ce devrait être l'héroïne d'un film d'auteur grand public, la femme irrésistible, bénie des dieux, qui finit par casser tous ses jouets parce qu'elle a un fond tragique en elle, parce qu'elle n'aime rien de plus, au fond, dans la vie, que son côté *loser* qui la rend faible et si fragile. Il me fallait quelqu'un, je lui ai tout dit : la fatigue d'être ici, la fatigue d'être moi, le goût de l'inconnu, l'envie de partir, ma peur de rentrer...

– Tu n'es même pas parti et tu as déjà peur de rentrer !

– Oui. Oui... Je sais, ça peut paraître bizarre...

– Ouais. Enfin, t'as toujours été bizarre comme mec, toi.

Grand sourire à nouveau. J'amuse. À cette soirée encore, je les ai amusés. Ma grande sœur m'a dit un jour : « Toi, tu as une vocation de clown. » Elle s'est souvent trompée sur moi, mais pour une fois, je crois, ce jour-là, elle n'avait pas tout à fait tort.

Clara a posé la tête sur mon épaule et ses longs cheveux noirs sur ma poitrine.

– Parfois, tu sais, je me dis : « Étienne, heureusement que tu es là. Sinon... »

Sinon... Sinon, quoi ? Sinon, tu n'aurais plus d'épaule où t'appuyer dans tes soirs de déprime ? Sinon, tu n'aurais plus personne à qui confier tes brefs instants de vérité ? Sinon, quoi ? Clara, parle ! Allez ! Vas-y, déroule !

Encore une fois, elle s'est arrêtée là, dans l'antichambre comme un amant qui reste sous un balcon, comme un prétendant qui reste dans l'escalier, comme un bonheur qui ne se laisse qu'apercevoir, bref comme un con si vous me passez l'expression. Elle n'a rien dit. Ses lèvres ont juste effleuré mon cou. Puis elle s'est souvenue que c'était moi qui allais mal au départ, moi qui étais remonté la voir, moi qui avais besoin de parler. Elle a posé une main dans la mienne pour me donner du courage, comme pour me rassurer :

– Je ne m'inquiète pas pour toi, tu sais. Tu réussis toujours tout ce que tu fais. C'est pour cela qu'on t'aime !

Elle a esquissé un sourire qui m'a paru forcé. Pensait-elle seulement ce qu'elle disait ? Qu'ai-je un tant soit peu réussi ? D'ailleurs, est-ce qu'il faut toujours tout réussir ? Je crois qu'elle projetait sa vie sur la mienne. Ni elle ni moi ne savions plus trop ce qu'elle disait. Toujours est-il qu'elle a retiré sa paume de ma main. J'ai compris le signal :

– Merci... Je vais rentrer, ai-je alors susurré les yeux dans le vague.

– Ouais... Tu vas nous manquer.

La porte de l'appartement s'est entrouverte, elle a aperçu ses cousins dans l'entrebâillement, dans le halo de lumière. Elle est allée les saluer puis la porte a claqué.

« C'est pour cela qu'on t'aime ! », « Tu vas nous manquer »... Au bas de l'escalier, j'entendais ces phrases raisonner comme le refrain de la soirée. On m'aime. Ah bon ? Je vais manquer ? Ah bon ? A qui ? En quoi ? Pour quoi ? Je n'y crois pas une seconde, tout comme personne ne me manquera.

Je suis resté un peu sous la fenêtre ouverte du seul appartement de l'immeuble encore illuminé. J'imagine qu'on a dû lui demander :

« Mais alors, qu'est-ce que tu faisais ? T'étais où ? On t'a cherchée partout. » Elle a dû répondre « Rien. », laisser un temps de silence, redire « Rien. », mais sur un autre ton, d'une voix moins forte cette fois-ci, et moins sûre d'elle, comme quand on dit à quelqu'un qui nous console que ça va mieux, déjà beaucoup mieux, merci, que ça va aller, parce qu'on voudrait être gentil avec elle et lui faire croire que de simples mots suffisent comme réconfort ; un « ça va mieux » qu'on dit pour ne pas blesser, ne pas lui dire que sa présence est appréciable mais inutile, qu'elle ne change rien au fond du problème ; oui, sûr, ça va aller ; parce que nous aussi on aimerait y croire, alors qu'au fond de nous on meurt d'envie de pleurer.

Puis j'ai dû sortir de sa mémoire. Clara a dû dire : « Ça va ? Vous vous amusez bien ? » Elle a dû s'apercevoir qu'il n'y avait plus de Coca light, que du Coca normal, et que c'était terrible parce que pendant ce temps-là les jeunes femmes soucieuses de leur ligne devaient alors grossir ou bien mourir de soif. J'imagine qu'elle s'est rendue dans la cuisine et qu'il n'y en avait plus en stock. Alors elle a vidé un Coca normal dans une ancienne bouteille de light, puis elle a dû ramener de la glace.

Denis M., *L'homme qui n'aimait pas les fleurs*, L'Harmattan, p.18-21.